

Concerts, expositions, événements...

La Tapisserie de Bayeux, un patrimoine commun aux Britanniques et aux Français.

Lancée en 2017, la transformation du musée de la Tapisserie de Bayeux s'inscrit dans un vaste projet, l'ouverture du Centre européen du Moyen-âge prévue pour 2023. L'occasion d'une nouvelle présentation de la Tapisserie et de sa mise en contexte dans la civilisation anglo-normande.

Connue aussi sous le nom de « *Tapisserie de la Reine Mathilde* » et de « *Telle du Conquest* » (Toile de la Conquête), la Tapisserie est en réalité une broderie de laine qui raconte, sur un support de lin de 70 m de long et 50 cm de large, l'histoire de la conquête de l'Angleterre par Guillaume le Conquérant en 1066. Ce chef d'œuvre, dans un état de conservation exceptionnelle, aurait été commandé par Odon, évêque de Bayeux et demi-frère de Guillaume, pour orner sa nouvelle cathédrale inaugurée en 1077.

La Tapisserie offre des informations originales sur l'architecture militaire, l'armement et la navigation. Les multiples représentations des combattants détaillent l'armement défensif et offensif du 11^e siècle. Le haubert, vêtement de cuir recouvert de métal, le casque à nasal, le bouclier, la lance et l'épée. Les différentes phases de l'attaque sont décrites : les archers lancés les

premiers dans la bataille, puis les fantassins, enfin les chevaliers. Au fil du récit apparaissent de nombreux navires anglais et normands, tous de tradition viking. Faits de planches de bois se recouvrant en partie, ces constructions effilées et sans quille résistent aux tempêtes des mers nordiques et peuvent échouer sur n'importe quelle côte. Proues et poupes sont ornées de têtes de dragon ou « *drakkar* ». Ces bateaux marchent à rame et à voile, celle-ci pouvant atteindre 150 m².

Cette histoire brodée, réalisée à Canterbury par des Anglais et des Normands, a longtemps été perçue comme une œuvre de propagande, tantôt pro-anglaise, tantôt pro-normande. Elle ferait partie des projets de Guillaume pour réconcilier les deux camps après la bataille. Ainsi, l'Angleterre du Conquérant garda ses lois et structures administratives anglo-saxonnes et accueillit des innovations apparues en Normandie : l'abbatiale de Westminster, premier édifice roman d'Angleterre, est bâtie sur le modèle de l'abbatiale de Jumièges. Cette rencontre des cultures latine et anglo-saxonne signe la naissance de l'Angleterre moderne qui ouvre une nouvelle page de son histoire et s'intègre alors à l'Europe continentale.



La Mora, le navire amiral de Guillaume, duc de Normandie



Images interdites de la Grande Guerre

Service historique de la Défense,
Château de Vincennes

1^{er} février - 30 juin 2017

Aujourd'hui, quelle mémoire visuelle avons-nous du conflit alors que les derniers témoins directs sont morts ? L'exposition présentée par le Service historique de la Défense, a reçu le label « Mission Centenaire » pour l'originalité de son propos. Elle met en lumière le nouveau rôle de l'information visuelle entre 1914 et 1918 : pour la première fois, la photographie est utilisée comme une arme de guerre. La Section Photographique de l'Armée créée au printemps 1915 répond au désir de l'Etat de contrôler sa propre représentation du conflit. Fleurissent alors les nombreuses images de propagande mais aussi la censure exercée

sur les 40 photographies sorties des archives militaires. Chacune est accompagnée d'une légende et des raisons de la censure. Il s'agit d'abord de préserver la stratégie et les intérêts militaires français : fonctionnement du matériel ou infrastructures à protéger (Vue de l'arsenal de Brest, essai d'hydro-aéroplane). Il faut ensuite assurer la stabilité intérieure et renforcer le soutien de la population à la guerre. On se garde alors de dévoiler les souffrances des hommes dans la guerre (blessés, amputés, morts).

Présenté une première fois en 2014 à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, l'exposition du Château de Vincennes offre une version enrichie par la présentation d'archives, objets et matériels photographiques liés à la censure et ses acteurs.



L'interview - Colin Cameron

Secrétaire général de l'Association interparlementaire européenne de sécurité et de défense, président d'Europe-IHEDN, vice-président de l'Union-IHEDN

Dans votre carrière d'officier de marine et de diplomate européen, quel a été votre rapport à la culture ?

J'ai eu beaucoup de chance, ma vie professionnelle m'a permis de voyager : la Marine d'abord, je profitais de chaque escale pour visiter. Puis, comme chargé des études de défense pour la Marine, (l'autre Royale !) et comme Ministre plénipotentiaire à l'Assemblée parlementaire de l'UEO. Arrivé à Paris en 1988, c'est le moment où la majorité des pays européens était en train d'abolir ou de suspendre le service national. Il fallait faire l'éducation des parlementaires en matière de défense, les emmener sur les zones de conflits et chez les fabricants de matériels militaires. Donc, beaucoup de voyages et des découvertes culturelles qui m'ont toujours permis de mieux dialoguer avec nos interlocuteurs étrangers.

Un domaine artistique privilégié ?

L'architecture, depuis mes études à Cambridge de littérature française et anglaise. La visite de la cathédrale d'Ely avec un accès privilégié à sa charpente m'a fasciné. J'ai découvert comment c'était fait, j'ai vu tous les détails. L'architecture ne m'a plus quitté ! J'arrive à Paris en 1988, le siège de l'UEO est le Palais d'Iéna, magnifique construction en béton armé d'Auguste Perret. En 1989, je suis à Tian'anmen puis à Berlin et en quelques mois, je vois un « mur » s'élever en Chine et un autre mur tomber. Encore de l'architecture ! Cet art m'aide à comprendre les modes de vie et analyser les similitudes de développement entre les époques.

Un chef d'œuvre qui vous a marqué ? Et pourquoi ?

La Pie de Monet, au musée d'Orsay, avec ses effets de la lumière sur la neige. C'est un tableau sur l'attente : l'attente avant le printemps. Monet est mon peintre préféré. J'aime tout, ses peintures, la musique de son époque, son jardin de Giverny. Voir le lieu où il a travaillé. Pour moi, un jardin est un anti-stress.

L'art, ça sert à quoi ?

Ça rend la vie plus intéressante. Ça donne une curiosité et une ouverture d'esprit. C'est un choix, il demande d'y consacrer du temps.



Colin Cameron

DR